



HAL
open science

Le métier de théologien

Grégory Woimbée

► **To cite this version:**

Grégory Woimbée. Le métier de théologien. Marie-Thérèse Urvoy, Luc-Thomas Somme. L'amour du Christ nous presse. Mélanges offerts à Mgr Pierre Debergé, Editions de Paris, p.211-216, 2013, 978-2-85162-275-4. hal-02499077

HAL Id: hal-02499077

<https://hal.science/hal-02499077>

Submitted on 5 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le métier de théologien

L'équilibre entre scientificité de la connaissance théologique et sainteté du théologien

Grégory Woimbée

Il faut d'emblée pardonner le caractère succinct de ce qui mériterait un plus ample développement. Il aurait fallu dire mieux et davantage, car le Père Louis Bouyer (1913-2004) s'inspire du meilleur de la tradition théologique pour aborder, *le métier de théologien*. Le mot de « métier » peut surprendre celui qui aurait préféré celui de « vocation ». L'appel divin, et tout ce qu'il exige de sacrifice de la part de celui qui y répond, est contenu dans l'expression de Louis Bouyer. Le métier commence lorsque l'appel est entendu, il traduit à la fois une exigence personnelle et une méthode, plus un art qu'un savoir, plus un état d'esprit qu'une doctrine partisane. Louis Bouyer a puisé le meilleur de l'héritage oratorien, auquel il mêle la singularité d'une existence qui n'a jamais renoncé à dire ou à faire ce qu'elle devait¹. Chacun sait qu'il a évité toute forme de complaisance, y compris envers lui-même, au prix d'humeurs et d'élan qui lui valurent parfois de bouleverser l'*establishment* adulé par nombre de ses contemporains. Au terme d'une vie ardue, il n'aura pas menti, et c'est toute la noblesse d'un esprit libre qui apparaît à qui l'a côtoyé jadis et le lit aujourd'hui. Le théologien, qui s'exprime avec loyauté dans ses entretiens avec Georges Daix², n'a pu le faire qu'au terme d'une vie bien remplie de théologien, si bien qu'il n'y renie rien de l'héritage théologique pas plus qu'il n'y rejette les exigences de la rationalité contemporaine.

De son travail, le théologien doit considérer l'objet, la source et enfin la méthode ; à cette occasion apparaîtront les traits d'un métier en forme de vocation dans un texte en forme de testament. Lorsqu'il réfléchit à la théologie, Bouyer le fait *in actu eservito*, ce dont hélas l'auteur de ces lignes ne vous rendra compte ici qu'*in actu signato*.

« La Révélation est essentielle à la théologie. » Or, la Révélation n'est pas une connaissance de plus, mais une connaissance nouvelle, c'est-à-dire la communication d'une vie nouvelle. La Révélation n'informe donc que pour transformer et l'accueil de cette Révélation implique l'œuvre de la grâce. Il s'ensuit que la théologie, comme connaissance scientifique de la foi, est une réalité à trois dimensions : cognitive, spirituelle et ecclésiale. Comme « effort pour aider l'intelligence de la Révélation » est elle cognitive (elle engage l'homme à comprendre ce que Dieu lui révèle) ; « pour voir ce que la Révélation signifie pour nous en rapport avec toute notre conscience d'hommes vivants dans l'univers », elle est spirituelle (elle est la fécondité de la relation actuelle à Dieu, puisque c'est Lui-même qu'Il révèle).

Cette connaissance en tant qu'elle met en lumière notre situation par rapport à Dieu, c'est-à-dire l'économie du salut, nous prépare à l'union avec Dieu. La théologie que nous élaborons n'est jamais qu'une propédeutique et qu'une participation à la théologie ultime, qui est la connaissance que le Bienheureux a de Dieu et que Dieu a de Lui-même. Dire qu'elle est *scientia fidei*, c'est dire qu'elle ne se développe que dans la foi qui la désenveloppe, le principe qui la fait tendre vers ce à quoi elle participe déjà inchoativement. Or cette foi est *fides Ecclesiae*. Dès lors, la théologie est ecclésiale. Elle est au service de l'Eglise qui est le véritable vis-à-vis de la Révélation et qui met le théologien en vis-à-vis de la Révélation. « L'interlocuteur de la Révélation, c'est l'Eglise. » Dès lors, le théologien devra rejoindre la conscience de l'Eglise, la « *mens Ecclesiae* », c'est-à-dire vivre de la présence éternelle de l'Eglise au mystère de Dieu.

¹ Jean Duchesne, *Louis Bouyer*, Perpignan, Artège, 2011 ; Davide Zordan, *Connaissance et mystère. L'itinéraire théologique de Louis Bouyer*, Paris, Cerf, 2008.

² *Le métier de théologien. Entretiens avec Georges Daix*, Genève, Ad Solem, 2005.

Louis Bouyer rappelle que le mot « théologie » lui-même désignait et désigne encore l'expression d'une connaissance de Dieu qui loue et glorifie, et qui trouve ici-bas sa forme ultime dans l'Eucharistie. Ainsi nous découvrons l'objet de la théologie : le mystère de Dieu connu dans le mystère du Christ et vécu dans le mystère de l'Eucharistie. Il ne s'agit pas ici de concevoir l'objet au sens faible de ce dont parle ou traite la théologie, mais au sens fort de ce qu'elle vise. Ce terme intentionnel, qui ne saurait se contenter d'un énoncé particulier, doit s'étendre à la chose même, Dieu, mais Dieu en tant qu'il est contemplé et non pas en tant qu'il est possédé : « *Actus autem credentis, non terminatur ad enuntiabilem sed ad rem.* » (ST, IIa IIae, Q1, a2, ad2).

Cet *ordo theologicus* implique une organicité de ce dont la théologie va parler ou traiter. Ce que fit saint Thomas en reliant les éléments de la Révélation en un tout intelligible à l'intérieur de la Révélation. Le développement spéculatif est en effet ordonné par la Révélation elle-même, si bien que tout développement, comme mouvement tracé par toute question ultérieure, ne constitue pas un progrès en soi. Bouyer répudie toute forme d'évolutionnisme qui impliquerait un dépassement de l'objet. Car l'objet n'est pas ce dont on parle, mais ce vers quoi on tend en y participant. Par conséquent, le développement doit toujours être homogène, et donc être à l'intérieur de la source même dont il procède. La Révélation reprend nos questions spontanées en les transfigurant, elle ne répond pas à des questions toutes faites : si dans un premier temps, nous appliquons notre raison à l'objet, dans un second temps, c'est l'objet lui-même qui agit sur nous.

L'objet n'est pas la Révélation divine, ce qui ramènerait la théologie à l'économie, mais le mystère de Dieu en tant qu'il est révélé. Autrement dit, il ne s'agit pas d'un rétrécissement christologique de la théologie mais d'un principe christocentrique de toute la théologie. En effet, la méthode provient de la source qui est la Parole de Dieu, qui vient à nous « par une complexité organiquement une d'approches ». La Parole de Dieu n'est pas une série de propositions, n'est pas rétreinte à la doctrine de la foi. C'est l'acte de Dieu par lequel il se communique à l'Eglise en Christ. La Parole de Dieu, comme personne concrète du Christ, est vivante. Préparée par l'Ancien Testament, elle est donnée pleinement par le Christ, *verbis ac gestis*, dans sa vie terrestre. Les *Mysteria Christi*, et ultimement son Mystère pascal, ont pour « écho immédiat » la prédication apostolique fixée par écrit dans l'Ecriture Sainte. Ce primat de l'Ecriture Sainte est basé d'une part sur la continuité entre Jésus et les Apôtres, d'autre part sur le fait que « ce document n'épuise pas l'enseignement des Apôtres ». L'action de l'Esprit Saint est constante, elle continue, bien qu'il faille distinguer les charismes d'inspiration et d'assistance, ainsi qu'une tradition apostolique constitutive d'une tradition postapostolique interprétative. La tradition est l'acte vivant par lequel l'Eglise transmet la Parole de Dieu, et non pas seulement ce qu'elle transmet. Elle est la coopération de Dieu à l'expérience de la vérité dans l'Eglise.

En résumé, l'objet est le mystère de Dieu, la source est la Parole de Dieu transmise par la Tradition. Il manque encore l'instance d'authentification de ce qui a été transmis. C'est au Magistère qu'il appartient d'authentifier les doctrines. Si la Révélation ne se réduit pas à une série de vérités révélées définies, ces formulations dogmatiques sont requises par elle. La doctrine authentique constitue un point de départ pour le théologien, lequel prépare le discernement que le Magistère aura à faire. Il s'agit de distinguer entre la vérité antécédente qui est à comprendre et la vérité subséquente de ce qui a été compris (qui juge de la vérité de ce qui a été compris et non de ce qui est à comprendre) et qui reste toujours à authentifier.

C'est là que se pose très nettement la question de la méthode. Si la théologie ne se réduit pas au Magistère, à la *Denzingertheologie*, elle doit pourtant clairement distinguer ce qui constitue la source de son effort et ce qui facilite et enrichit son travail. Ainsi, le théologien aura à cœur d'articuler les phases positive et spéculative de son travail à partir d'une source unique qu'il

retrouve d'ailleurs dans sa propre vie de foi, puisque « l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le don de l'Esprit Saint » (Rm 5, 5). Il ne limitera pas son effort rationnel à la seule déduction en s'ouvrant à l'induction et à l'intuition. Il accordera une large place à l'histoire sans tomber dans l'historicisme. Son étude devra s'appuyer sur l'exégèse, l'histoire des dogmes, l'histoire de l'Eglise, l'enseignement du magistère, mais également sur sa propre vie d'Eglise. Bouyer a cette belle formule de « vie des âmes dans l'Eglise ». Le théologien doit avoir charge d'âme, non pas seulement par analogie, mais par l'expérience concrète d'une *cura animarum*.

A côté de la maîtrise de la tradition authentique de l'Eglise, le théologien devra tirer le bénéfice d'une culture humaine très large : il devra s'intéresser aux résultats des sciences humaines, des sciences historico-interprétatives, non pour s'en inspirer à l'égal de la source, mais pour mieux percevoir « le réalisme de la Parole de Dieu », non pour conclure théologiquement, mais pour inclure l'intégralité de l'expérience humaine et de l'intelligence qu'on peut en avoir. Les événements du monde et les représentations que l'homme en produit par les significations qu'il en donne enrichissent notre accueil de la Parole de Dieu, à condition que ce soit elle qui éclaire notre culture. Lorsque Jean de Saint Thomas élabore des conclusions théologiques à partir d'une combinaison de vérités révélées et de données naturelles, le mystère se dilue et la théologie se naturalise, et se décompose en traités étrangers l'un à l'autre : l'objet véritable est perdu au profit de traités. Les sciences herméneutiques mettent en lumière des conditionnements, qui ne sauraient être ramenés à l'élément déterminant qui demeure la Parole de Dieu elle-même.

La philosophie est plus ici une *Denkform* qu'une *ancilla theologiae*, en ce sens qu'il n'y a pas de théologie sans philosophie, ni de théologie sans philosophie contemporaine. Pour Bouyer, un tel refus de la philosophie a déjà entraîné la laïcisation de la théologie. A contrario, la pure adaptation à une philosophie toute faite a entraîné à un immanentisme total. La théologie doit s'élaborer en même temps qu'une philosophie de la foi, et de théologien, il faut aussi se faire philosophe.

Le théologien, enfin, est appelé à vivre dans une double perspective de coopération : la grâce coopérante et la communion fraternelle. A ce double titre, il procède d'un véritable enracinement théologal qui lui permet d'échapper à deux positions « intenables et non vraies » : le classicisme (en reproduisant indéfiniment la lecture classiciste des classiques) et le libéralisme (en abandonnant les classiques), et de promouvoir une lecture non classiciste des classiques, autrement dit d'expérimenter à nouveau les classiques, ce que Bouyer appelle un « retour aux sources de la foi », retour qui n'est pas un *statu quo ante*, mais un approfondissement. Ce retour est marqué par un effort de « purification » et même « d'humiliation » de tout ce qui disposerait plus au triomphe qu'au recueillement, plus à la conquête qu'à la contemplation, au terme desquels le théologien se met à prier, si bien que, pour honorer le juste parallèle entre le bienheureux John Henry Newman et Louis Bouyer, on peut dire qu'une grammaire de l'assentiment est indissociable d'une *apologia pro vita sua*. Si, en théologie, ce que l'on vise (la sainteté) n'est jamais ce qu'on atteint, ce que l'on peut atteindre (la scientificité) n'aurait jamais été sans ce que l'on vise.